

TOUS LES JEUDIS

16
PAGES

L'ÉPATANT

PRIX PROVISoire
30
Cent.ADMINISTRATION
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (X^e)

HUMORISTIQUE

ADMINISTRATION
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (X^e)

ABONNEMENTS : Paris et Départements : Un an, 15 francs ; Six mois 8 francs.
 Étranger : Un an, 20 francs ; Six mois, 11 francs.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste. — Compte chèque postal : 259-10.

UNE BONNICHE SPORTIVE



— Madame ne comprend pas que je m'entraîne pour la traversée de Paris à la nage.

UNE BONNICHÈRE SPORTIVE



« Agaline, c'est une bonne honnête » avaient coutume d'assurer M. et Mme Baliveau, en parlant de leur servante. Certes, Agaline n'était pas sortie première de l'école normale pas plus qu'elle n'avait traversé la Manche à la nage; cependant, elle avait accompli cette seconde performance avec beaucoup plus de facilité que la première, étant donné qu'elle possédait beaucoup plus les sports que les études intellectuelles. Cet engouement pour tout ce qui touche à la culture physique n'était pas venu à Agaline en écoutant chanter la roulotte, mais un jour qu'un 7^e étage, dans sa chambre, elle avait trouvé un petit bouquin : « Les sports pour tous ».



elle en entreprit la lecture et fut de suite gagnée à la noble cause du sport; et, le lendemain, on pouvait la voir allant aux provisions en bouquinant son volume avec ardeur. Cinq minutes après, Agaline était de retour tout essouffée et ses bretelles cassées. « Ça fait rien, dit-elle à madame qui s'inquiétait du bruit des livres; je crois que j'ai brisé le cœur maître qu'il y a du bouclier jusqu'ici, les étages compris, en quelques chose comme onze secondes. Madame devrait bien me payer un chronomètre, afin que je puisse contrôler exactement mes temps. » En fait de chronomètre, madame se contenta de lui retenir le prix de la casse qui sonna.



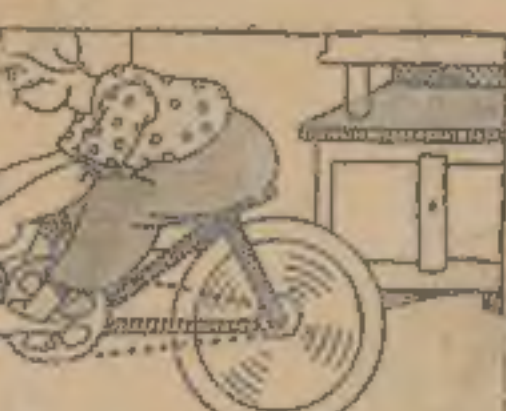
Agaline, après la course à pied, poursuivait son entraînement en passant aux poids et haltères. « Pour se porter comme le Pont-Neuf, conclut-elle judicieusement, y a rien de tel que de se faire les muscles. » Quoi de plus facile que de se développer les muscles en changeant les meubles de place pour les essayer? Et quel plaisir de constater ses progrès en portant à bras tendu progressivement depuis les plus minimes billets jusqu'aux plus lourdes pochettes. Palatras, éping-banque! Agaline lâche un vase qui est trop lourd. En atterrissant sur le plancher, l'objet se pulvérisa. Au bruit, Mme Baliveau applaudit ventre à terre. « Malheureuse! glapit-elle, ma belle polette de Chine. — Après les poids, c'est la lutte! bouge Agaline qui n'aime pas les remontrances. Et elle

empoigne sa patronne par les bigoudis, lui applique une forte pression de chlois, et la plaque sur les deux épaules par une manœuvre tourbillon. Madame éprouve une sorte d'admiration pour la force d'argumentation de sa domestique, et Agaline passe à la cuisine pour préparer le déjeuner. « Allons, fait-elle, un peu de tennis, c'est un sport mondain. » Vite, elle transforme l'écurie en raquette et une tomate fait la balle. Violoncelle lancé, la tomate traverse la cuisine, traverse un carreau, traverse le jardin, et vient s'écraser sur l'œil de M. Baliveau qui fait sa sieste et, du coup, en voit trente-six ampoules électriques. « Elle est louffé! » se dit le patron qui pensa que ce coup dur ne peut provenir que d'Agaline.



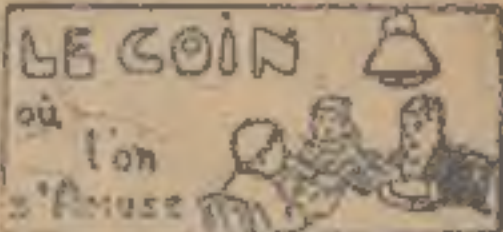
Tout à coup, madame se précipite, attirée par un grand fracas, et voit Agaline nageant au milieu des débris de vaisselle. « Ah! quelle guigne! explique la bonnichère au moment où j'allais réussir un joli saut en haut sur par-dessus cette pile d'assiettes, la pile défilante m'a sauté. — C'était pas une raison pour tomber en défilance dans la taloncelle! fait observer Mme Baliveau qui ajoute sévèrement: Ma fille, ça vous coûte 37 fr. 75 à remonter sur vos gages. » Trois heures après, c'est au val de Mme Baliveau cherche sa servante; elle retrouve enfin Agaline plongée jusqu'au cou dans la lessiveuse. « Vous êtes maboule! hurle la patronne. —

Madame ne comprend pas que je m'entraîne pour la traversée de Paris à la nage! » dit Agaline qui se débarrasse de sa vaisselle. Pendant ce temps, le patron contemple ses bretelles avec mélancolie. Elles s'allongent à vue d'œil! Quel est donc ce mystère anglo-saxon? Agaline avoue négligemment qu'elle fait avec les bretelles dix minutes de sautoir matin et soir et que c'est peut-être la cause de l'extension des élastiques. « Laissez à l'avenir mes bretelles en paix, glapit monsieur; servez-vous de vos jarretières si vous voulez en guise de sautoir et fichez-moi la paix avec vos sports! »



Et résolument d'accord pour sévir, les Baliveau flanquent Agaline à la porte sans remission. Alors, la bonnichère, qui se trouve bien dans cette place où elle a toutes ses aises pour parfaire son entraînement, se fâche tout rouge. Elle s'adresse madame en jargon et conclut en bon anglais et le mot Banquet-out au premier coup. « Laissez-nous la vie! » supplient les Baliveau affaiblis. Agaline y consent, mais pour ses conditions. D'abord, elle restera et la maison subira d'urgentes modifications: du salon, elle fait un « ring »; de la salle à manger, elle réquisitionne les roulettes des fauteuils

pour les mettre sous ses patins; elle fait de la chambre à coucher un gymnase et de la salle à manger un vélodrome; elle fait à brans des virages impressionnants, menaçant à chaque embardée d'écraser ses maîtres qui se confient dans le cabinet de toilette pour éviter les accidents. Bref, les Baliveau, après avoir adhéré à toutes les fantaisies sportives d'Agaline, ont fini par aller loger à l'hôtel, laissant à leur servante la libre disposition de l'appartement pour se livrer à son entraînement rationnel qui ne pourra que faire du bien aux sports dont Agaline sortira sûrement championne dans plusieurs branches.



SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 753

Enigme. — Poésie.
Chapade. — Coloris.
Casse-tête. — Fidéle, Platon.
Logogriphe. — Vis, Vise, Vision.
Mots carrés.

T I R E T
I M A G E
R A T O N
E G O U T
T E N T E

1^{er} CALEMBOUR. — Un étage (nos loges)

2^e CALEMBOUR. — De tourner de Poil

Rebus. — Le coq chante au point de jour.

Enigme.

De tout objet j'indique la valeur.
Au plus méritant l'on me donne.
Et l'on m'ajoute une couronne
Qui me donne une saveur.

Charade.

Mon premier est un appel.
Mon second un insecte.
Mon tout souvent un blâme.

Casse-tête.

Avec ses lettres, formez deux prénoms.
a o o e l l i n n n o r r e t t e

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent pas.
Ajoutez-m'en un : je suis exercice militaire.
Ajoutez-m'en deux : je suis terme de blason.
Ajoutez-m'en trois : je suis signe de ponctuation.

Mots carrés.

1. Désigne un ancien registre.
2. Genre d'oiseaux grimpeurs.
3. Fleur et emblème.
4. Manière de s'habiller.

Calambours.

— Quelles sont les lettres qu'on trouve chez le charcutier?
— Pourquoi le parapluie est-il un objet de dégoût?

REBUS

Trouver une phrase



Solutions de nos divers amusements dans le n° 757



JOHN STROBBINS le détective cambricoleur

L'ÉNIGME ROUGE

RÉSUMÉ DE CE QUI A RAU

Le yacht *Velléda*, allant de San-Francisco à Honolulu avec un riche propriétaire, Philip Fordell et de nombreux invités, a sombré dans des circonstances inexplicables au large de Devil's Rock. Une douzaine de personnes ont survécu au désastre sur lesquelles trois, le capitaine Ellemere, la soubrette Louise Siebert et le pianiste Barowsky, ont été recueillis par le vapeur *Minerva*. Le capitaine du *Minerva* avait un canot explorer les récifs pour s'assurer qu'aucun naufragé ne s'y trouve. Le canot ne revient pas. Seul reparait le capitaine Ellemere qui y avait pris place. Il est blessé et fou. Le *Minerva* fait route sur San-Francisco où il arrive le lendemain. Ellemere, transporté à l'hôpital d'aliénés, y meurt empoisonné, la nuit suivante. Louise Siebert est trouvée morte dans le taxi-auto dans lequel elle avait pris place en débarquant du *Minerva*. Barowsky est découvert, au cours de la même nuit, dans un terrain vague, le corps fracassé, mort. L'on cherche en vain une piste. M. Craingsby, sous-chef de la Sûreté de San-Francisco, reçoit dix jours plus tard, une lettre anonyme l'informant que Philip Fordell est vivant et est séquestré par son frère Francis Fordell, dans la cave de la résidence princière du banquier, à Benicia, aux environs de San-Francisco. Peter Craingsby s'y rend avec trois détectives et est reçu par la jeune fille de Francis Fordell.

VI

Le fugitif éclair de pitié qui avait passé dans le cœur endurci de Peter Craingsby s'était déjà évanoui.

— Ainsi donc, dit-il en fixant froidement Edith Fordell, je vous prie de ne pas bouger d'ici, miss !... Installez-vous de nouveau dans votre fauteuil. Je ne crois pas que nous en ayons pour longtemps !

La pâleur de la jeune fille s'accroissait au point que le sous-chef de la Sûreté de San-Francisco se demanda si elle n'était pas la complice de son père.

— Monsieur, murmura Edith Fordell, voulez-vous être assez bon de me dire pourquoi vous me parlez ainsi ?... Je comprends que vous me défendiez de vous accompagner. Vous êtes de la police, sans doute !

— Vous l'avez deviné, miss ! fit froidement Peter Craingsby.

— Alors, puis-je savoir, au moins, la raison de la... de l'ordre que vous me donnez...

— Je ne peux vous le dire pour l'instant, miss. Qu'il vous suffise de savoir que j'ai un mandat de perquisition et que je dois l'exécuter immédiatement. Mais vous insisterez, mieux cela vaudra. J'espère, d'ailleurs, que vos craintes auront été vaines !

Et, en prononçant cette dernière phrase, le policier fixait Edith Fordell, comme s'il eût voulu lire en ses yeux.

La jeune fille ne se troubla pas :

— Je n'ai aucune crainte, monsieur ! dit-elle. Mais, après tout ce qui s'est passé... le naufrage du yacht de mon oncle, et puis... toutes ces morts... je

me demande toujours si quelque malheur ne nous menace pas... Et la façon dont vous m'avez parlé me fait craindre que mes appréhensions ne m'aient pas.

— Vous n'avez rien à craindre, miss, du moins pour le moment ! interrompit le sous-chef de la Sûreté d'un ton un peu sec. (Il commençait à s'impatisser.) Veuillez donc vous meposer ici sous la protection de ce gentleman... Nous aurons rapidement fait !

— Comme il vous plaira, monsieur ! conclut la jeune fille qui, ayant salué son interlocuteur d'une légère inclination de tête, se rassit dans son fauteuil.

Elle put voir Peter Craingsby et ses deux compagnons se diriger vers le château. Ils disparurent au détour d'une allée.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que les trois hommes, étant arrivés devant la façade du somptueux bâtiment, le contournèrent et arrivèrent devant la porte des communs.

Un des policiers accompagnant le sous-chef de la Sûreté de San-Francisco s'était muni de renseignements et de fausses clés. Il eut rapidement ouvert la porte qui était fermée à clef.

Elle donnait sur une antichambre s'ouvrant elle-même sur une cuisine. Peter Craingsby, qui s'était fait remettre par l'architecte du banquier une copie du plan de la merveilleuse résidence, traversa la cuisine sans hésiter et arriva dans un couloir voûté le long duquel une porte de fer était encastrée : celle des caves.

Elle fut ouverte. Les trois hommes, pistolets au poing, descendirent. A quinze mètres sous terre, ils s'engagèrent dans une galerie creusée dans le roc le long de laquelle étaient aménagées les portes des caves et celliers, les quelles portes étaient chacune munies d'une plaque d'émail indiquant les qualités de vins renfermées et leur date d'entrée à Benicia-House. De plus, des thermomètres communiquant avec les celliers renseignaient sur les températures qui y régnaient.

En quelques pas, Peter Craingsby et ses hommes arrivèrent devant la porte du cellier renfermant les provisions de champagne de Philip Fordell.

Peter Craingsby après avoir collé son oreille contre le panneau et n'avoir rien entendu, fit ouvrir la porte. La serrure en était solide et compliquée. Il fallut la forcer.

Leurs torches électriques en main, les trois policiers franchirent le seuil. Tout d'abord, ils ne virent que des milliers et des milliers de bouteilles casquées d'or et d'argent, méthodiquement empilées sur des casiers de fer. Philip Fordell avait réuni là des provisions de champagne pour toute sa vie. Il pouvait se moquer impunément des lois de prohibition !

Peter Craingsby, à pas rapides, parcourut les allées aménagées contre les vases.

Son regard, tout à coup, fut attiré par un gros sac plein à craquer, déposé dans un angle du caveau. L'attirer à lui, couper la cordelette qui le maintenait fermé ne lui demanda que quelques secondes.

Le sac contenait un corps humain calé avec du son tissé : le corps de Philip Fordell !

La mort était récente, car le cadavre n'était pas encore rigide. Elle remontait à quelques heures tout au plus !

Aidé des deux détectives, Peter Craingsby retira entièrement le corps du sac.

Philip Fordell était revêtu d'un élégant costume de yachtman. Son corps ne portait aucune trace de violence. Ce fut tout juste si Peter Craingsby découvrit de légères ecchymoses aux poignets et aux chevilles, ce qui paraissait indiquer que le défunt avait été ligoté avant d'être assassiné.

Ainsi la lettre anonyme n'avait pas menti !

Peter Craingsby pensa à M. James Mollescott, son chef, et un sourire de supériorité fleurit sur ses lèvres :

— Imbécile de Mollescott ! Et c'est ça qui barre la route à des gens intelligents ! pensa-t-il.

Les « gens intelligents », c'étaient lui.

Rapidement, il donna ses ordres. Et, ayant rédigé un bref rapport sur les circonstances qui avaient accompagné la découverte du cadavre, il sortit, suivi de ses aides.

La porte du cellier à champagne fut refermée. Peter Craingsby y apposa des scellés, il s'était muni de cire, de cachets et de bandes de toile. C'était un homme prévoyant.

Puis les trois hommes, étant remontés à la surface du sol, se firent à la recherche de l'assassin présumé, de Francis Fordell.

Ils le trouvèrent dans une des chambres à coucher du second étage, occupé à vérifier l'aventure.

A la vue des trois policiers, Francis Fordell, un petit homme à grosse tête, à la physionomie rêveuse et naïve, aux yeux bleus, tressaillit, ce qui parut à Craingsby un sûr indice de sa culpabilité.

— Que faites-vous ici, gentleman ? demanda-t-il en toisant les nouveaux venus.

— Vous devez vous en douter ! répondit sèchement le sous-chef de la Sûreté de San-Francisco qui, aussitôt, se nomma.

— Au nom de la loi, je vous arrête ! Les mains en l'air, please !

Francis Fordell ne devait certes pas s'attendre à une pareille sommation. Devant pâlir, il recula d'un pas, re-

garda alternativement les trois hommes et murmura :

— Mais... je... je ne comprends pas?... Vous m'arrêtez? Puis-je... au moins savoir... pourquoi?

— Quoique vous ne l'ignoriez pas, je vais vous satisfaire en vous disant seulement que nous remontons à l'instant de la cave au champagne! fit Craingsby en fixant Francis Fordell.

— Ah?... C'est... pour... les lois de prohibition?

— Trêve de comédie, mon garçon! coupe le sous-chef de la Sûreté. C'est d'assassinat que vous êtes inculpé.

« Meigler! Passez-lui les menottes, et serrées. C'est un rusé coquin!

La foudre en tombant à ses pieds n'eût pas davantage atterré Francis Fordell. Stupide, ahuri, épouvanté, il se laissa menotter sans prononcer un mot.

Franqué des deux détectives qui tenaient chacun une des menottes enserrant ses poignets, il sortit du château, traversa le parc.

Le sinistre cortège arriva bientôt en vue de la maisonnette devant laquelle était assise Edith Fordell. Elle aperçut son père, ligoté comme un malfaiteur et, poussant un cri aigu, se dressa et voulut courir à sa rencontre. Le détective que Peter Craingsby avait laissé pour la surveiller, bondit à sa poursuite et lui saisit le bras.

La malheureuse jeune fille tenta de se dégager. Ses forces lui manquèrent. Elle défaillit et s'affaissa, sans connaissance, au pied du policier.

— Ma fille! murmura Francis Fordell, hagard.

— Silence! ordonna Craingsby.

Et, s'adressant au détective qui s'était immobilisé devant le corps inerte d'Edith Fordell, il ajouta :

— Transportez-la dans le pavillon, et téléphonez à un médecin, et aussi à une garde s'il le faut. Et ne la quittez pas, pour l'instant. Je vous enverrai un camarade avec des instructions!

Peter Craingsby avait laissé une auto à deux cents mètres de la grille du parc. Les trois policiers y prirent place avec leur prisonnier, et la voiture aussitôt fila vers San-Francisco.

(A suivre.)

JOSÉ MOSELLI.

Dans les
HISTOIRES
EN IMAGES

Vient de paraître :

L'HONNEUR DE PEDRO

Histoire complète en un seul numéro.

EN VENTE PARTOUT

Le numéro : 10 centimes.

L'INFERNALE MARQUISE. — XXIX.

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — La marquise Braccini est attaquée par des routiers. Mais deux gentils-hommes, Robert d'Orville et l'Ecosais Mac-Clélan, mettent les agresseurs en fuite. Plus tard, la marquise tente d'empoisonner ses sauveurs. Mais ceux-ci échappent à la mort et arrivent à la cour où Louis XI les fait cacher. Une nuit, le roi ramène à d'Orville son testament afin que le jeune homme le porte secrètement à Paris. Mais, de son appartement, la marquise Braccini entend et voit tout. Son neveu Bocanor prévient les conjurés. A Montoire, les chevaux de Robert et de Mac-Clélan sont déterrés par un certain Pierre de Chavray. A la nuit, de Chavray leur propose d'aller demander l'hospitalité dans un château voisin. Les trois hommes arrivent au château de la Moussardière. Dans la nuit, M. de Terens et ses partisans attaquent le baron d'Orville. Robert se défend comme un lion. A la fenêtre, un homme apparaît, c'est Richard qui entraîne son jeune ami. Tous deux parviennent à une lucarne où ils vont disparaître...



D'Orville obéit et, l'instant d'après, les deux hommes se trouvaient dans un grenier rempli de foin. Il était temps : là-bas, de formidables clameurs retentissaient, partant de la chambre du jeune gentilhomme dont la fenêtre flamboyait de l'éclat de dix torches. La porte venait de céder et les assassins envahissaient la pièce. En constatant que celle-ci était vide, ils ne purent réprimer un mouvement de stupeur. « Par l'enfer! cria de Terens, hors de lui, le misérable que nous cherchons ne saurait être loin; à cette heure, la porte du château est fermée, fouillons l'habitation dans ses moindres recoins, nous finirons bien par le découvrir... — Monseigneur, la pièce où couchait l'Ecosais est vide également, vint dire à ce moment Pierre de Chavray. — Parbleu, les coquins se sont

rejoints. Allons, en chasse, le gibier ne doit pas nous échapper. » Pendant ce temps, Richard Mac-Clélan reconnaissait la position. La lucarne donnant accès dans le grenier était munie d'un épais volet de bois qu'une barre de fer devait maintenir en place; le vieux routier s'empressa de clore celle issue. « Oui! nous pouvons souffler un peu, » déclara-t-il avec satisfaction. Au cours de sa vie aventureuse, le vieux Richard n'était trouvé maintes fois en des situations aussi périlleuses, c'est dire qu'il ne perdait pas son sang-froid; quant à Robert d'Orville, il ne songeait qu'au précieux dépôt dont il était porteur, se demandant comment le soustraire à ses ennemis.



Pour l'instant, une chose lui paraissait urgente : mettre Mac-Clélan au courant de sa mission. En effet, dans la bagarre qui, fatalement, allait suivre, il pouvait être blessé ou tué; or, il importait que le parchemin royal parvint à son destinataire si cela était possible. En conséquence, comme son compagnon achevait de reformer la lucarne, le baron, se décidant brusquement, lui mit la main sur l'épaule. « Ami Richard, fil-le à mi-voix, pardonnez-moi si je vous ai fait courir les risques d'une pareille aventure... — Est-ce donc votre faute si ces misérables ont soif de notre sang? répliqua l'Ecosais. — Écoutez-moi, les instants sont précieux. J'avais promis de ne rien vous dire, mais il me semble que mon devoir me commande de ne point continuer à observer sem-

blable discrétion qui ne peut être que fatale à l'exécution de ma mission. — Votre mission? répéta Mac-Clélan surpris. N'est-ce donc point simplement pour aller rejoindre M. de La Trémouille que nous nous sommes mis en route? — Non, ceci n'est que l'apparence... » D'un geste, le vieux routier interrompit le jeune homme. « Ah! je devine, il y a encore de la Braccini là-dessous... Malheureux, vous n'avez point voulu m'écouter et, craignant mes reproches, vous m'avez trompé. — Richard, Richard, ne m'accablez pas avant de savoir! » coupa d'Orville avec autorité. Et, brièvement, avec un accent de sincérité qui convainquit immédiatement son ami, le jeune homme narra son entrevue avec Louis XI. Mac-Clélan l'écoutait, abasourdi.



« Malapaste, finit-il par grommeler, je comprends maintenant la rage de nos adversaires. Ils ont dû apprendre de quel pli vous étiez porteur et, dame, j'ai bien peur qu'ils ne fassent l'impossible pour mettre la main dessus... — Oui, mais comment ont-ils eu connaissance de cela? — Voilà ce que j'ignore, mais, croyez-moi, mon cher, la Florentine maudite ne saurait être étrangère à ce qui nous arrive. » Le baron allait protester vivement, l'Ecosais ne lui en laissa pas le temps. « Le moment est mal choisi pour discuter de ces choses, coupe-t-il. Nous ne devons avoir qu'une pensée : sortir d'ici. Donc, mon bon Robert, je vous jure que si vous arrivez malheur, je me chargerai du parchemin et de la bague destinée à messire Jacques de Fresnay. Mais, j'avoue préférer de beaucoup que vous alliez jusqu'au bout de votre

mission. Donc, avisons aux moyens de nous tirer de ce pétrin... » Tâtonnant dans l'ombre, les deux hommes se mirent à la recherche d'une issue; bientôt, ils découvrirent une trappe ménagée dans le plancher et qu'une échelle mettait en communication avec le premier étage de cette partie des communs. Il y avait là un autre grenier également bondé de fourrage, mais au-dessous, au rez-de-chaussée, s'élevaient les écuries. A cette heure, elles devaient être pleines de chevaux, car on percevait distinctement de nombreux piétinements d'animaux. Une deuxième échelle permit aux aventuriers d'y descendre, mais à peine Richard qui marchait le premier avait-il posé le pied sur le sol de l'écurie qu'une faible clarté s'alluma vers la gauche.

(A suivre.)



RÉSUMÉ DE CE QUI A
PARU

Le capitaine Kermour,
dit Kermour Vent-De-
bout, a été condamné

à vingt ans de bague par la justice anglaise comme étant l'assassin d'un certain Louis Després qu'il avait accueilli à bord de son navire, et qui a été tué dans des circonstances mystérieuses. Par une nuit d'hiver, brumeuse à souhait, Kermour réussit à s'enfuir du bagne de Hardmoor. Il est poursuivi, se réfugie dans le jardin d'un luxueux cottage où, justement, l'on donne un bal masqué. Kermour fait croire que son uniforme de convict est un déguisement. Il danse avec une affreuse Anglaise, puis s'élance, non sans s'être fait donner au vestiaire une capote et une casquette d'officier de marine appartenant vraisemblablement à un des invités. Mais, à peine a-t-il gagné la route qu'il voit arriver sur lui un chien accompagné de deux des chefs surveillants du bagne.

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME AU NEZ CASSÉ

VI

Kermour, comme s'il n'avait vu ni les cyclistes ni le chien, continua tranquillement sa route.

Les chefs-surveillants, malgré le brouillard et les ténèbres, reconnurent son uniforme aux dorures de ses boutons et de ses parements d'épaulettes. Mais c'étaient des hommes méfiant par métier. Bien qu'étant persuadés qu'ils avaient devant eux un authentique officier de la Royal Navy, ils ne l'en rejoignirent pas moins.

— Eh bien, qu'est-ce que c'est ? questionna d'une voix brève le fugitif en se retournant brusquement.

Les deux hommes sautèrent à terre.

— Mon capitaine, c'est un convict dangereux qui vient de s'évader du pénitencier ! expliqua l'un d'eux. Veuillez nous excuser, mais...

Il hésita et regarda son compagnon.

— Mais quoi ? fit Kermour d'un ton rogue.

Et, tout en parlant, il calculait mentalement la distance qui le séparait des deux surveillants et de leur chien, lequel, le museau au ras de terre, flairait ses brodequins en grondant sourdement.

— Mon capitaine... nous vous demanderons très respectueusement de bien vouloir nous laisser vous regarder avec notre torche électrique... et de nous montrer vos papiers !... Notre devoir nous oblige...

Kermour avait terminé ses calculs. Il avait déterminé avec précision sa position par rapport au chien et aux deux hommes.

Ensemble, ses poings, tels des marteaux s'abattant sur une enclume, allèrent frapper les deux surveillants, en même temps que son pied droit, lancé à toute volée, écrasait le museau du bloodhound.

Le chien, le crâne fracassé, les vertèbres rompues par l'effroyable choc, fit entendre un aboiement rauque qu'il n'acheva pas. Il avait été tué net.

Les surveillants s'en tiraient à meilleur compte. Assommés par la violence des coups qu'ils avaient reçus, l'un au menton, l'autre à la tempe, ils étaient tombés sur le sol, sans connaissance, au côté de leurs bicyclettes.

— Compte réglé ! murmura Kermour, brièvement.

Il se pencha sur le chien, constata qu'il était mort, et le traîna dans un fossé voisin, avec les bicyclettes.

Puis, après un regard à la ronde, n'ayant rien vu, rien entendu de suspect — l'orchestre seul résonnait faiblement dans le silence de la nuit, — l'ancien capitaine de l'Espérance souleva un surveillant de chaque bras, et, ainsi chargé, marcha vers le fossé où il déposa les deux hommes à quelques mètres du cadavre du chien.

En quelques secondes, il eut dépouillé le plus grand de ses vêtements. Il se déshabilla alors et revêtit le surveillant de sa livrée de convict. Lui-même s'habilla de l'uniforme du fonctionnaire, par-dessus lequel il repassa sa capote d'officier de marine.

Il échangea ses grossiers brodequins contre les bottines du surveillant, et, cette substitution accomplie, ligota et bâillonna, à l'aide de leurs ceintures et de leurs bretelles, les deux hommes toujours sans connaissance.

— Ils en ont pour un quart d'heure avant de revenir à eux ! pensa-t-il après s'être assuré que ses victimes vivaient. J'ai tapé un peu fort, mais c'était eux ou moi. J'ai un quart d'heure de répit. Ne le gaspions pas.

Il fouilla machinalement ses poches, les poches de l'uniforme qu'il venait de revêtir. Il y trouva un portefeuille avec trois livres sterling et une carte d'identité, une petite torche électrique, un mouchoir, une pipe, un briquet à essence et une blague à tabac.

— Je lui renverrai cela une fois en France ! se dit-il.

Il hésita un instant, puis empocha le pistolet automatique qu'il avait pris à la ceinture du fonctionnaire.

Il alla ensuite prendre une des bicyclettes, rendit l'autre inutilisable de deux coups de pied dans les rayons, et, ayant enfourché la machine intacte, s'éloigna à toutes pédales dans une direction qu'il estima opposée à celle du pénitencier.

En quelques minutes, il atteignit une bifurcation jalonnée par un poteau indicateur. Sans descendre de sa bicyclette, il dirigea vers la plaque fixée au poteau le jet lumineux de sa torche électrique, et fut au vol :

HARDMOOR TO PLYMOUTH

PLYMOUTH : 33 MILES.

Trente-trois milles, soit environ cinquante kilomètres.

Kermour, ayant mentalement fait le calcul, estima qu'il pouvait être à Plymouth avant le jour.

Somme toute, c'était dans le grand port de guerre anglais qu'il serait encore le plus en sécurité ! Les officiers de marine y circulaient par centaines. Et il espérait bien en être loin avant que les autorités britanniques songeassent à l'y faire rechercher.

C'avait été dans ce but qu'il s'était fait donner la capote et la casquette par les domestiques du cottage inconnu. Il avait choisi ce déguisement de préférence à tout autre, bien qu'il fût le plus dangereux. Mais il avait calculé que, malgré tout, les policiers hésiteraient toujours avant de lui mettre la main au collet, de peur de se tromper, car rien n'est plus respecté qu'un officier de marine, en Angleterre. Et il comptait bien profiter de cette hésitation, soit pour fuir, soit pour se débarrasser n'importe comment de ses poursuivants. C'était justement ce qui était arrivé !

D'autre part, presque tous les officiers de la Royal Navy sont rasés. Kermour aussi l'était, et pour cause. De plus, étant marin lui-même, le personnage qu'il avait adopté lui serait facile à soutenir.

Et il avait d'autres idées, on le verra.

Les dents serrées, les mains crispées au guidon, il pédala féroce.

La brume était de plus en plus dense, à tel point que c'était tout juste si le fugitif distinguait les arbres bordant la route. Par prudence, il n'avait pas allumé la lanterne fixée à l'avant de sa machine, ne voulant pas que son passage fût signalé. Il savait qu'il jouait sa vie. S'il était repris, il devrait d'abord subir de nouveaux châtiments, il serait spécialement surveillé et ne pourrait guère plus espérer fuir. Et puis, il voulait se venger des misérables à qui il devait toute cette honte et toutes ces misères imméritées...

Pendant ses longues nuits d'insomnie, dans sa cellule, il avait pensé, médité, réfléchi aux mystérieux faits qui s'étaient passés à bord de l'Espérance.

Quel était ce Louis Després que la justice anglaise persistait à nommer John Slaney ? Et que contenait l'enveloppe, quel pouvait être ce secret terrible — c'était le mot de Després, — oui, vraiment terrible, puisqu'il avait coûté la vie au bizarre personnage et la liberté à Kermour !

Et qu'était devenue l'enveloppe ? Les assassins de Després ne s'en étaient pas emparés, puisqu'ils avaient envoyé un émissaire pour demander à Kermour ce qu'elle était devenue ! Ainsi donc, d'autres que les assassins de Després étaient sur la piste de l'enveloppe ou plutôt du secret qu'elle contenait ; et ils avaient réussi à atteindre leur but. Pendant les quelques minutes occupées par Kermour à chercher les couvertures, pendant que s'accomplissait l'assassinat de Després, les autres, plus malins, avaient mis la main sur l'objet de leurs convoitises...

Tout en appuyant désespérément sur les pédales de sa machine, Kermour-Vent-Debout se remémorait tous ces détails, toutes ces énigmes. Et il se jurait bien, pour la millième fois, d'éclaircir toute cette affaire.

Les bandits inconnus n'avaient pas hésité, pour atteindre leur but, à le faire envoyer au bagne, à le faire condamner comme assassin, et il s'en était fallu de peu qu'il fût pendu !

Ensuite, ils avaient essayé de le faire circonvenir par ce clergymen — vrai ou faux — et, après, ils lui avaient lancé

dans les jambes ce « 76 »... S'il avait donné dans le piège qui lui était tendu, Kermeur pensait qu'il serait actuellement aux mains des étranges et redoutables malfaiteurs.

Tout en songeant, il pédalait; ses jambes, comme deux bielles puissantes, s'abaissaient et se relevaient avec régularité.

La bicyclette, lancée à toute vitesse, filait dans la nuit, tressautant par-dessus les caniveaux, bondissant au passage des ornières et des fondrières, mais sans dévier de la ligne droite.

Elle passa, sans que Kermeur prit la peine d'en connaître les noms, à travers plusieurs villes et villages endormis et silencieux. Par deux fois, le fugitif traversa la voie ferrée sur des passerelles; il franchit une rivière dont il devait toujours ignorer le nom, et, après une côte longue et rude qui mit ses forces à une dure épreuve, il aperçut soudain, à quelques kilomètres de lui, l'immense baie de Plymouth, les centaines de maisons groupées autour du rivage, et les lumières multicolores des navires de guerre, grands et petits, ancrés dans la rade.

Sur sa droite, il reconnut Devonport, où il avait été arrêté. L'Espérance devait en être partie depuis longtemps... L'Espérance! Son navire, qu'il commandait depuis des années! L'armateur à qui le bâtiment appartenait, avait naturellement rayé de ses cadres le capitaine assassin! Cette pensée fit battre violemment les artères de Kermeur.

— Si jamais je les tiens, ceux-là! siffla-t-il entre ses dents.

Et « ceux-là » auraient tremblé s'ils avaient entendu la menace de leur victime!

Kermeur, roulant toujours à toute allure, atteignit un vaste carrefour devant lequel se dressait une auberge massive, reconnaissable à la touffe de genévriers suspendue au-dessus de la porte d'entrée. Les fenêtres n'en étaient pas éclairées, ce qui fit plaisir au fugitif en lui prouvant qu'il avait encore du temps devant lui avant que le jour parût.

La brume s'était à peu près dissipée, mais de vagues nuages paraissaient dans le ciel noir, cachant les étoiles.

À quelques mètres de l'auberge, un poteau indicateur, supportant plusieurs plaques de fonte, se dressait. Kermeur s'en approcha, et, ayant dirigé sur les écriteaux le jet lumineux de sa lampe électrique, put les lire et constata que les trois chemins en lesquels se subdivisait la route qu'il avait suivie jusqu'alors, conduisaient, l'un — celui de droite — à Devonport, cependant que le second se dirigeait sur Stonehouse et le troisième sur Plymouth.

(Devonport, Stonehouse et Plymouth, en réalité, constituent les trois quartiers d'une seule agglomération.)

Kermeur, qui avait son idée, se dirigea vers Plymouth.

À moins de cinq cents mètres plus loin, il sauta à terre : à cet endroit, la route traversait un large canal sur un pont suspendu.

Kermeur, tenant sa bicyclette par le guidon, arriva sur le pont, et, en ayant atteint le milieu, s'assura, d'un regard, qu'il était bien seul, souleva la machine et la précipita dans l'eau noire où elle disparut.

Et le fugitif, à pied, continua sa route.

Quelques minutes plus tard, il atteignait les premières maisons du grand port militaire britannique.

En homme à qui l'endroit était familier, il avança rapidement à travers les rues étroites et tortueuses de la vieille cité et arriva bientôt sur le quai.

Plusieurs embarcations, des canots à vapeur et à pétrole, des minces baleinières, attendaient, le long des appontements de bois flottants perpendiculaires à la rive.

Ces embarcations, qui appartenaient à différents navires de guerre ancrés en rade, attendaient des officiers pour les ra-

mener à bord. Grâce aux lampadaires électriques éclairant le quai, Kermeur put lire sur les rubans des bonnets des marins les noms des bâtiments de l'équipage desquels ils faisaient partie.

Ces bâtiments, il les connaissait à peu près tous, ayant eu maintes occasions de fréquenter les officiers britanniques, au cours des fréquents séjours que l'Espérance faisait à Devonport.

Il avisa donc une vedette à pétrole stationnée un peu à l'écart, et à l'avant de laquelle ce nom était écrit en lettres de cuivre brillantes comme si elles eussent été en or : *ANDROMACHUS*.

L'*Andromachus* était un des principaux cuirassés du Channel Squadron, c'est-à-dire de l'escadre britannique de la Manche.

D'un pas rapide, Kermeur marcha vers le canot, et, arrivé à deux mètres de l'embarcation, en héla le patron :

— Ho! de l'*Andromachus*!

— Mon capitaine! répondit le patron en se redressant et en saluant, car il était en grande conversation avec son mécanicien et son gabier.

— A bord, tout de suite! Et vite!

Le patron du canot, un quartier-maître, ne demanda pas d'explications. Du moment que cet officier lui ordonnait de se rendre à bord, c'était qu'il avait des raisons. Cependant, il murmura :

— C'est que, mon capitaine, je... nous attendions le commodore et le médecin, qui...

— Je sais! Ils prendront le canot du *César*, Damarre et apparence, et immédiatement!

Le quartier-maître se garda bien d'insister. En quelques secondes, la corde retenant l'embarcation le long de l'appontement fut détachée; le moteur ronfla.

— En avant! ordonna le patron du canot, cependant que Kermeur, s'étant assis dans la chambre à l'arrière, disposait négligemment autour de lui les plis de son ample capote.

C'était une embarcation rapide, que la vedette de l'*Andromachus*! Kermeur estima qu'elle filait dans les dix-huit nœuds, c'est-à-dire environ quarante kilomètres à l'heure.

Quant à l'*Andromachus* lui-même, il se trouvait à

plus de deux milles du quai. Cela, Kermeur le savait; il connaissait exactement l'emplacement où mouillaient les grands cuirassés.

Sur l'eau, une brume légère flottait, couvrant le roulement du moteur et le gargouillis de l'hélice.

Plongé, en apparence, dans une profonde méditation, Kermeur, sans en avoir l'air, observa les trois hommes composant l'équipage du canot : le patron, le gabier d'avant et le mécanicien.

Seul, le gabier était un fort gaillard. Patron et mécanicien étaient plutôt maigres. Ce devaient être des *cockneys*, des Lendonsiens, comme il s'en trouve beaucoup dans la flotte anglaise où ils s'engagent pour échapper au chômage et au dénuement.

Le canot filait. Au loin, dans les nuages, vers le sud-ouest, l'éclat lumineux du phare d'Eddystone apparaissait à intervalles réguliers.

Les lumières du quai, maintenant, n'étaient plus que des petites taches brillantes, bien rangées. Autour de l'embarcation, dans un rayon de cinq cents mètres, la nappe d'eau noire était déserte.

Kermeur vit cela, il pensa que c'était le moment d'agir. Et il agit.

Se retournant brusquement, il saisit par la ceinture le patron du canot, le souleva et le fit basculer à l'eau. Puis, ayant rejoint d'un bond le mécanicien occupé à graisser son moteur, il l'empoigna par les deux bras, l'attira hors du compartiment



Il saisit par la ceinture le patron du canot.

où il était enfoncé jusqu'aux épaules, le laissa tomber sur le pont, et, d'un coup de pied, le fit rouler à la mer.

— Toi, saute, ou je t'abats ! ordonna-t-il au gabier d'avant en lui présentant son pistolet automatique qu'il avait instantanément tiré de la poche de sa capote.

L'homme, abas, épouvanté, se jeta à la mer sans hésitation.

Kermeur, ayant pris la barre, regarda les trois marins. Ils nageaient vigoureusement vers le quai et en seraient quittes pour un bain froid.

Tranquillisé sur leur sort, le fugitif, tranquillement, s'assit à la place occupée par le patron quelques secondes auparavant et dirigea le canot vers l'île Saint-Nicolas, dont il distinguait les dentelures sur sa droite.

Puis, ayant attaché la barre pour empêcher l'embarcation

de faire des embardées, il sauta dans le compartiment du moteur et mit toute l'avance à l'allumage.

La vedette bondit littéralement sur l'eau. L'avant faisant un angle aigu avec l'horizontale, l'arrière au ras de l'eau, elle fila à une vitesse foudroyante.

Kermeur reprit la barre.

— Vingt-deux nœuds, au moins ! murmura-t-il après avoir évalué l'allure de l'embarcation.

L'île Saint-Nicolas doublée, l'ancien capitaine de l'Espérance piqua droit sur le phare, occupant l'extrémité ouest du brise-lames qui protège le grand port de guerre.

En quelques minutes, il l'atteignait et le laissa en arrière, la proue dirigée vers le sud, sur le phare d'Eddysfene.

— Deux bicyclettes, une vedette ! pensa-t-il. Je commence à coûter cher aux Anglais !

Il achevait à peine de se formuler cette constatation, que le grondement du canon arriva jusqu'à lui : les marins de l'Andromachus avaient dû atteindre la terre ou être recueillis. Et ils venaient de donner l'alarme.

Kermeur eut un rire muet.

(A suivre.)

CAPITAINE MAHAN.

UN CLIENT



Chaque fois qu'Onésime descendait dans la rue, régulièrement les chiens qu'il rencontrait l'accompagnaient un bon bout de chemin. « C'est extraordinaire, pensait Onésime, j'aurais la diabolie que je dirais que ces bêtes-là sentent mon chien... » Mais comme il n'était affligé d'aucune infirmité, Onésime mit la chose sur le compte de l'hérédité. « Ça doit être parce que j'ai eu un chien tellement à chien » envers moi que les

chiens doivent me trouver un petit air de famille », fit-il. Or un jour, comme le banneton à la cervelle, un chien ayant le corps rempli de poil, d'une telle longueur que l'Empereur des Cossacks en eût rêvé, s'attacha à ses pas... Il le suivit partout, chez le bistrot où Onésime se désaltérait d'un demi-seltzer, et jusqu'au bord de la rivière où le chien but jusqu'à plus soif de l'eau claire.



Onésime s'étant assis sur une borne, le chien se coucha à ses pieds. « Le bel animal ! » fit soudain un personnage qu'Onésime n'avait pas encore remarqué, et qui portait sous le bras une boîte qu'il mit à terre. « Et il serait super si l'était bien tondue avec goût, poursuivait le personnage... Pour sûr, répondit nonchalamment Onésime, il en a rudement besoin. — Tenez, dit encore le personnage en ouvrant sa boîte de laquelle il retirait ciseaux, peigne et tondeuse, vous allez voir tout de suite la différence... » En effet, au bout de quelques minutes de travail, le chien avait changé d'aspect.

ne semblait comme une envie de se gratter. Le personnage, fidèle à sa promesse, fit du cabot une sorte de biboulet précieux. « Il embaumait la pomnade à la rose et les quatre fleurs, déclara Onésime tandis que, pour se sécher plus vite, le chien se secouait avec ardeur. J'aurais jamais cru qu'un chien pût sentir aussi bon... »



« Ça le rajeunit d'au moins vingt ans, remarqua loyalement Onésime. — N'est-ce pas, dit le personnage, dont l'ansure propre était ainsi battue... et ce n'est rien encore, vous allez voir... je vais le savonner, le parfumer, le friser, après y vaudra un million comme un sou, car il est de pure race. — Et puis, ça y notera et rôtira ses puces, » approuva Onésime qui

ne semblait comme une envie de se gratter. Le personnage, fidèle à sa promesse, fit du cabot une sorte de biboulet précieux. « Il embaumait la pomnade à la rose et les quatre fleurs, déclara Onésime tandis que, pour se sécher plus vite, le chien se secouait avec ardeur. J'aurais jamais cru qu'un chien pût sentir aussi bon... »



« Et pour un travail comme celui-là, continua le personnage, je ne demande que cent sous... pas un rond de plus... croyez-vous que je prends cher ? — Cher ! s'exclama Onésime, sûrement non que c'est pas cher... c'est même pour rien... et j'voudrais pas faire un boulot comme ça pour ce prix-là... — J'ai eu centant de ce que vous m'avez dit, reprit cet artiste, en tendant une main qu'Onésime, se méprenant, ne désigna pas de serrer... parce que j'aime pas qu'en m'aise de mauvais gré, et je vois que c'est de bon cœur que vous allez me donner cent sous... » Devant cette attaque directe, Onésime seulement congédia le quiproquo. « Cent sous, fit-il, à un sou de

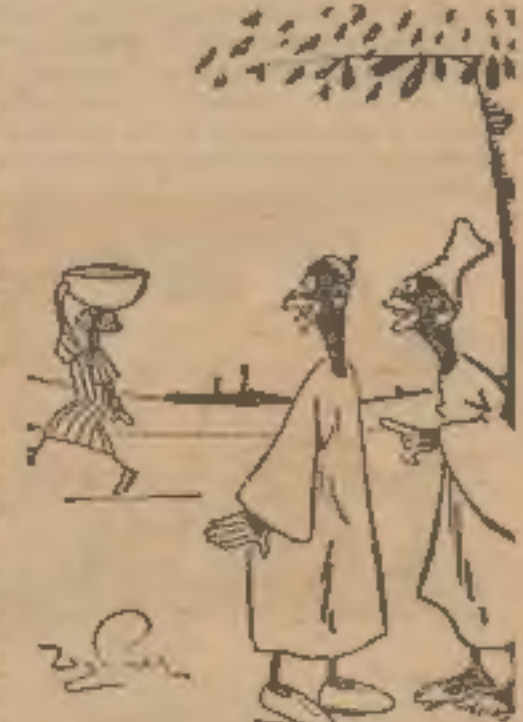
quel qu'il faille que j'vous donne cent sous ?... » Le tondeur s'expliqua plus clairement. « Mais, mon brave homme, lui dit Onésime, il y a erreur, ce chien n'est pas à moi... mais pas du tout... » Le chien, d'ailleurs, en tournant à ce moment la proue, car, ingrat comme un homme et fier comme un pape, il s'éloigna subitement sans un adieu de remerciement, pour suivre un congénère, sans doute dans le but de se faire admirer. « Eh bien, je la trouve mauvaise, avoua le tondeur désappointé. — M'en parlez pas, » approuva Onésime en s'éloignant à son tour.

POUR RIEN



— Quelle honte ! risquer le bain pour quarante sous !... Pas même de quoi payer les honoraires d'un avocat !

UNE OCCASION



— Tu vois cette petite-là, j'ai failli me marier avec elle.

— Ah ! Et pour quoi ne l'as-tu pas fait ?

— Ben... c'est à cause de son père qui n'a pas voulu donner son consentement... et pis... et pis aussi à cause d'elle qui ne voulait point de moi.



Les Pieds-Nickelés descendirent vivement du toit de tramway sur lequel ils avaient été projetés et se hâtèrent de se rendre dans l'intérieur du véhicule. Le conducteur avait l'air d'un brave garçon. Ribouldingue lui fit la leçon en ces termes : « Tu peux aujourd'hui nous rendre un de ces services qu'on ne saurait assez payer de reconnaissance éternelle. Pour ce qui est de la reconnaissance, je comprends que tu l'en battes l'œil. Aussi tu auras du bon pain. Mais il faut que tu nous ramènes en vitesse à Chicago, pour fuir des imbéciles qui parlent de nous faire avaler des pruneaux de Brunswick, ce qui nous paraît rudement indigeste. — Est-ce que par hasard, ce ne serait pas cette bande de cavaliers qu'on aperçoit là-bas ? questionna l'homme. Il y



en mettent. — Je crois bien que oui, répondit Filochard, tu vois donc qu'il n'y a pas de temps à perdre. Remets ta bagnole en marche. » Le conducteur ne se fit pas prier et les trois amis purent pénétrer dans le tramway, où ils se cachèrent. Le voyage fut d'ailleurs de courte durée et bientôt les Pieds-Nickelés se virent dans l'obligation de quitter la voiture qui était arrivée à destination. « Tu jardines, dit Croquignol au conducteur, nous ne pouvons nous risquer dans les rues habillées en jockeys, ce serait le vrai moyen de nous faire remarquer. Procure-nous des frusques et nous te remercions encore du pognon. Il doit bien y avoir par là un décrochez-moi-ça quelconque. Grouille-toi ! » Le bonhomme comprenant qu'il y avait intérêt partit aussitôt.



Les Pieds-Nickelés n'attendant pas longtemps et virent revenir le conducteur au bout d'un instant. Il tenait sur les bras un paquet de vêtements. « Voilà, dit-il, ça n'est peut-être pas très chic mais faut savoir se contenter de ce qu'on a. — Parbleu ! s'exclama Ribouldingue, ça va très bien comme ça, mon poteau, ne t'en fais pas et prends cet argent pour ta peine. » Il lui remit une poignée de billets de banque. Le conducteur parut ravi et permit aux trois compagnons de changer de costume dans le tramway. Un quart d'heure plus tard, Ribouldingue donna le signal de départ. « Nous sommes complètement méconnaissables sous ces guenilles, dit-il, et personne ne pensera que nous pouvons avoir quelque parenté avec les brillants jockeys de tout



à l'heure. Ça me fait mal au cœur de m'être débarrassé de cette ossaque de soie qui allait si bien à mon teint. Mais je me résigne en songeant que ces sauvages voulaient nous écharper et que la vie vaut d'être vécue. » Les trois amis se dirigèrent vers l'hôtel de Jack Farmum. Quand ils furent devant la porte de la demeure ils aperçurent un camion chargé de meubles. « Hâ hâ ! fit Croquignol, si je n'ai pas des visions ! il me semble que les farlins engagés par nous sont en train de profiter de l'absence du patron pour dévaliser ce brave roi du saubisson. En conscience nous ne pouvons pas laisser une chose pareille s'accomplir, car Farmum a eu des bontés pour nous et nous serions de sales mufles de ne pas le défendre. »



Ils s'approchèrent afin de voir s'ils n'étaient pas dupes et ne doutèrent plus quand ils constatèrent que les domestiques s'étaient tous entendus pour canotier le milliardaire. Ne reconnaissant pas les Pieds-Nickelés à cause de leur déguisement, ils ne se gênèrent pas et tenaient sur leur maître les propos les moins respectueux. « Nous serions bien bêtes, déclarait l'un d'eux, de ne pas profiter de l'occasion. Qui pourrions nous remercier ? D'ailleurs, le milliardaire est assez riche pour nous faire un petit cadeau. » Ribouldingue attira ses amis dans l'angle d'un mur et dit : « Nous ne sommes pas assez nombreux pour empêcher par la force ces gredins-là d'opérer. Ils nous passeraient quelque chose. Il faut employer la ruse ou sinon nous sommes fichus. —

J'ai une idée, dit Croquignol, si nous rendions le camion inutilisable. Rien n'est plus facile. Suivez-moi. » Il s'approcha de la voiture et avec une habileté qui fit l'admiration de ses amis trouva le moyen d'une des roues, en enlevant prestement une cheville. Puis il s'éloigna à quelque distance, afin de jouir du spectacle qui allait se produire. Celui des domestiques qui semblait avoir pris la direction des opérations parut bientôt sur le seuil de l'hôtel et dit : « C'est le moment de s'en aller, le patron ne va pas tarder à rentrer avec les trois fous. S'il nous trouvait en train de démanteler son mobilier, peut-être qu'il ne serait pas très content et qu'il innoverait la police à nos trousses. Donc, partons. »



Les domestiques qui avaient manifestement lu un coup de trop, s'arrêtèrent en titubant. « Huel ! s'écria celui qui n'était improvisé cocher. La charge est lourde, mais nous une petite demi-heure nous serons arrivés chez notre ami le roi des rois qui nous donnera un bon prix de tout cela. » Le cheval qui était attelé au camion et que les paillasses avaient tout donné un effort considérable, car il venait de recevoir un grand coup de fouet. Le camion s'écroula mais n'alla pas bien loin, s'avançant à peine à peine et versa, la roue trébuchée par Croquignol s'étant soudain détachée. « Ah ! quel affreux malheur ! gémit l'un des hommes, cet accident avait bien besoin de nous arriver. Tous les meubles se renversent sur la chaussée. Il faudrait au moins une heure pour réparer tout cela. Nous n'avons qu'à nous mettre à l'œuvre mais nous n'avons

pas de chance et si, de plus, Farmum survenait, nous n'aurions qu'à prendre nos jambes à notre cou et à nous sauver. » Seul l'individu qui parlait paraissait vraiment résolu à faire quelque chose. Les autres se regardaient d'un air mécontent, mais catastrophe générale visiblement leurs projets et ils n'étaient pas éloignés de renoncer à tout le bénéfice qu'ils avaient escompté. Tout à coup, les Pieds-Nickelés surgirent, revolver au poing, ils avaient un air guéguenard. « Bougez pas, canailles, leur dit Ribouldingue, on nous vous logeons quelques grammes de plomb dans le citron. C'est comme ça que vous récompensez notre gentillesse et que vous trahissez notre confiance. »

NOUVELLES AVENTURES DES PIEDS-NICKELÉS (Suite.)



Le bonhomme qui menait l'affaire fut le seul à ne pas se laisser démonter par cette intervention inattendue. Il tira de sa poche un pistolet de taille et le braqua sur Ribouldingue. Mais Filochard avait vu le coup et fit feu. Sa balle vint frapper la crosse du pistolet qui vola en l'air. Déjà, les complices s'éloignaient à toutes jambes. « On n'est pas des pourvoyeurs de prison, reprit Ribouldingue, et nous te permettons, vermine, de caller à ton tour. Mais ne retombe jamais sous notre coupe ! » L'homme profita sans barguigner de la permission qui lui était donnée et partit. Jack Farnum qui venait d'arriver à l'improviste et qui avait assisté à cette scène, interpella les Pieds-Nickelés et leur dit : « Vous êtes pardonnés après ce que je viens de voir. Vous avez



défendu mes intérêts et je vous en suis profondément reconnaissant, mais regardez donc en quel état vous m'avez mis ! » A ce moment seulement les amis s'aperçurent que le milliardaire était tout déchiré et que sa figure portait des traces de coups. « On m'a rendu responsable de tout ce qui s'est passé, expliqua-t-il, et chacun m'est tombé dessus. J'ai dû payer une forte somme pour dédommager ceux qui criaient trop, mais je n'éviterai pas, malgré ma situation de fortune, qu'on engage des poursuites contre vous. — Ah ! ne vous en faites pas pour nous ? c'est Filochard, nous commençons à trouver que la vie devient monotone en votre compagnie, tant dit sans vouloir vous offenser et nous ne demandons qu'à voir du patelin. »



Le roi du sacriston qui n'était pas un ingrat, mena ses amis dans son garage et leur dit : « Choisissez la voiture qui vous plaît le plus et prenez-la. Je vous la donne. De plus, voilà de l'argent. Il est à vous. Quand vous n'en aurez plus vous n'aurez qu'à me faire signe, ou que vous vous trouviez, je me ferai un plaisir de vous en faire parvenir. » Les Pieds-Nickelés se répandirent en remerciements. « C'est ainsi que je comprends l'amitié, fit Croquignol, à votre place, j'en aurais fait tout autant. » Ribouldingue observa à son tour : « Mon cher Farnum, daignez jeter un petit regard sur nos frustes inamovibles. Vous pensez bien que nous n'allons pas nous installer dans votre auto avec des pulcras semblables au râble, ou se faire polir au pre-



mier tournant. Si c'était donc un effet de votre bonté, vous seriez tout à fait gentil de nous laisser choisir dans votre garde-robe. De la sorte, on ne croira pas que nous avons barboté la bagnole et nous serons poinçonnés. » Farnum s'empresse de leur donner satisfaction. Il commençait à lui tarder d'être débarrassé de ces hôtes qui lui avaient attiré tant d'ennuis. Conduits dans le vestiaire du milliardaire, les Pieds-Nickelés firent un choix abondant de costumes, de chapeaux et de chaussures. « Et qui nous manquera le plus, dit Filochard, ce sera le linge, mais nous en achèterons pour faire des achats quand nous regagnerons nos chambres sur votre route. Vous pourriez peut-être ajouter quelques balles de vos excellentes cigarettes. »



Farnum d'exécuta et conduisit ses hôtes jusqu'à l'auto. Il les aida même à s'installer et alla jusqu'à porter la plus grande partie de leurs multiples paquets. Les Pieds-Nickelés, pour la circonstance avaient mis sur leur crâne des chapeaux haute forme. « Ça n'est pas que ça nous aille, déclara très franchement Ribouldingue, mais on connaît les usages du grand monde à présent et l'on veut vous faire honneur. Croyez, mon cher rufin, que nous conserverons toujours de vous un souvenir ému et que nous nous ferons une joie d'accourir lorsque vous voudrez bien nous appeler à votre côté. Nous sommes des gentilshommes, tout en étant machos comme trente-six cochons, et nous savons accomplir notre devoir jusqu'au bout. Ceci dit, on ne veut pas vous retenir plus longtemps. Vous avez pas mal de boulot à faire. Quand ça ne serait

que de remplacer vos manchettes dans la maison. On ne vous propose pas de vous aider, car vous avez eu l'extrême obligeance de nous signaler que la police allait peut-être venir nous chercher. D'ailleurs, malgré vos airs intimidés vous êtes moins tourte que vous ne paraissez et vous n'aurez qu'à vous y coller vous-même, ça vous fera les biceps. » Filochard était un volant et s'impatientait : « Eh bien quoi, en fin de compte, on ne va pas s'attarder là jusqu'à demain matin. Les cognes vont venir nous cueillir. A la revoyure, je pole ! On t'envoiera des cartes postales ! » Il mit en marche brusquement et l'auto roula dans une flaque d'eau, couvrant le milliardaire de boue.



Il était temps, au tournant de la première rue, les Pieds-Nickelés croisaient une troupe de policiers qui se hâtait vers la demeure de Farnum. Les policiers ne firent aucunement attention à ces gentlemen qui étaient en auto et ne s'arrêtèrent pas. « Qu'est-ce que je te disais ? bougonna Filochard penché sur l' volant. Avec les diables à la « mords-moi le pil » tu as failli nous faire poisser. C'est que ça ne me dit rien du tout d'aller vilipendiser dans les prisons municipales, maintenant qu'on a un bel avenir devant nous. » Ses camarades l'approuvèrent et lui firent observer qu'il aurait peut-être prudent de redoubler de vitesse. « Tout à fait mon avis, acquiesça Filochard, encore faut-il ne pas accrocher une autre bagnole. C'est l'instant ou jamais de prouver que je suis un as du volant. Tenez-vous bien, les amies ! Je donne plein



gaz. » Les Pieds-Nickelés n'eurent pas le temps de retirer leur chapeau et ce fut une belle envolée. « Zut ! se plaignit Croquignol, mon tuya de poil qui se tisse, c'est dommage, je trouvais qu'il m'allait si bien. Ça n'est peut-être pas une coiffure très pratique pour aller en automobile. Une autre fois, je commencerai par l'attacher avec une ficelle, ça sera plus sûr. — Tu tourmentes donc pas pour nos galatines, s'écria Filochard, on se mettra d'autres et ça fera du bien. » Ribouldingue, plus philosophe que ses camarades, prit son mouchoir et le noua en riant autour de ses cheveux. « Comme ça, fit-il, mes lattes ne s'envoleront pas et je resterai bien coiffé. Ça va mieux. »

(A suivre.)



Barbizon est peintre, mais ne possède aucun talent, ce qui, à son avis, n'est pas une raison suffisante pour crever de faim; aussi il comble cette lacune par pas mal de bagout et un oulot monstre. Bien que Barbizon aime faire la grasse matinée, c'est à la pointe du jour que nous le repérons, sonné devant l'horloge pneumatique qui fait l'angle du Moulin-Rouge et de celui de la Galette. Barbizon contempera le cadran de l'horloge et s'exclame : « Quatre plombs et quinze broquilles vont se décrocher à la dégoulissante de la toquante du carrefour, mais est-ce l'heure matinale ou celle qui cotoie l'après de l'après-midi? Tutes z'y la question? comme disent les Portugais qui sont des bons-hommes à qui on a dû inoculer du sérum de pinson, car ils sont toujours gais! » Ne croyez pas, en entendant monologuer Barbizon dans ce jargon bizarre et un tantinet argotique, que ce garçon manque d'éducation! Non, car c'est par snobisme et pour se donner un genre que Barbizon se sert de ce langage fantaisiste, car il a été très bien élevé, au contraire, et la preuve, c'est qu'à l'heure qu'il est, il quitte l'Elysée! Comment, vous étouffez-vous, monsieur Mille-rand garde ses invités si longuement? Mais non, bonnes gens, ne confondons pas! Ce n'est point de l'Elysée de la Présidence qu'il s'agit, mais plus populairement de l'Elysée-Montmartre! Parfaitement, et quoique cet établissement soit moins bien fréquenté que l'autre, on ne s'y orne pas moins des relations très avantageuses; c'est ainsi que Barbizon, entre la troisième et la quatrième figure d'un quadrille échevelé, a fait connaissance d'un gros monsieur qui lui faisait vis-à-vis et avec qui on a causé Beaux-Arts. Barbizon a avoué qu'il était peintre de grand talent et a invité son partenaire en chorégraphie à venir visiter son atelier : « J'ai des toiles superbes, de véritables chefs-d'œuvre et qui seraient d'une valeur inestimable si seulement j'étais mort depuis dix ans! Comme je n'ai pas cette chance, je vous céderai de mes tableaux pour un morceau de pain! » Le monsieur promet sa visite, puis, au cours d'un cavalier seul endiablé fort apprécié

de la galerie, échange à son tour quelques confidences : « Je m'appelle Poivre, habite-t-il au milieu des ébats désordonnés de son cavalier seul, de la maison Poivre et Sel, denrées alimentaires; moi aussi, monsieur, j'aurais dû être artiste ou poète, ou bien encore faiseur de pièces de théâtre, mais mes parents ont contrarié ma vocation, et voilà comment, né pour être homme, je ne suis qu'épicier. » Ces souvenirs reviennent à Barbizon alors qu'il contemple encore l'horloge pneumatique qui est une des originalités de la commune libre de Montmartre dont notre barbouilleur est originaire, et soudain Barbizon prend une course rapide en se disant entre haut et bas : « Cavaleons à mes pénates à la galope; il n'est que temps de donner un coup de fion à mon grenier pour séduire, empaumer et



vouler le client sérieux que la Chance me procure! » Et Barbizon fait diligence pour parer le galetas qu'il nomme pompeusement son atelier. Il accroche de-ci de-là quelques études, place sur un chevalet une toile machée, dispose sur une chaise hancalée quelques oripeaux voyants dans un désordre savant qui est un effet de l'art, et attend l'acheteur de pied ferme. Voilà justement qu'un pas lourd fait comme les marches de l'escalier. Barbizon se précipite et ouvre la porte pour introduire l'amateur de peinture.

Fausse alerte!... Ce n'est que son voisin de palier, le délicat poète Vérascoppe, qui rentre en titubant légèrement, esquiné par un nuage de vadrouille. A sa vue, il arrive une idée géniale à notre barbouilleur qui manifeste sa joie par une gambade et une taloche amicale sur la nuque de Vérascoppe, à qui il mugit dans les oreilles : « Mon vieux, tu vas me rendre un service! » Vérascoppe, d'un geste éloquent, retourne les doublures de ses profondes et mine un geste d'impuissance. « Mais non, le rassure Barbizon qui comprend la pantomime

comme leu Debureau, ce n'est pas de la galette venant directement de toi qu'il me faut, ce n'est que ton aide morale dont j'ai besoin pour entraîner autrui à les lâcher en échange de mes toiles maculées de couleurs! » Et le peintre soumet au poète le schéma d'un petit scénario dans lequel le rôle attribué à Vérascoppe consisterait à figurer un riche Mécène achetant de la peinture pour encourager les arts. Ça entraînera l'autre poire à en faire autant, et tu parles, ensuite, de la nouba qu'on s'offrira! » conclut Barbizon qui n'était pas extrêmement délicat sur les moyens à employer pour faire rentrer de l'argent.

Sur ces entrefaites, Barbizon, entendant résonner un pas, se penche sur la cage de l'escalier et susurre : « C'est le bonhomme attendu. Ouste, Vérascoppe, prépare-toi à jouer la petite comédie et sois bien dans la peau du personnage que tu dois représenter. — Te bile pas, cher, je serais encore plus vrai que nature! » Le délicat poète s'esquive pour rentrer dans ses pénates. A peine est-il disparu que Barbizon entend à sa porte : « Toc, toc! » Il ouvre avec empressement. Le monsieur entre; salamales réciproques et présentations : « Je suis M. Poivre. — Ah loul, je sais, de la maison Poivre et Sel. — Parfaitement, voudriez-vous me montrer quelque chose, je désirerais acheter une peinture? » Empressé, Barbizon met une toile sur le chevalet. On frappe à nouveau : « Toc, toc! » C'est l'ami Vérascoppe. Il a revêtu une impeccable redingote qui pince la taille, ses longs cheveux de poète émergent en cascade d'un éblouissant huit reliefs. Il a l'allure dégagée d'un grand seigneur transalpin dont, d'ailleurs, il emprunte l'accent à ravir. Il débute : « Maître, votre réputation a franchi les Alpes sur les ailes de la Renommée... Oh! ces chefs-d'œuvre épatantes, ravissantes, délicieuses! Maître, combien cette petite étiole? C'est oune chat, je crois, ou bien oune petite poussin? N'importe, c'est chouette. — C'est un coq! rectifie Barbizon qui croit pouvoir avancer cette bourde à cause de l'éclat et de la variété des couleurs qui recouvrent cette toile qui a tout bêlement servi à essuyer les pinceaux du

chanté de l'élevage de cette tribu de Tonaregi, microbolant, c'est de la peinture cubiste décadente. Combien, maître? — Mille francs! — C'est pour

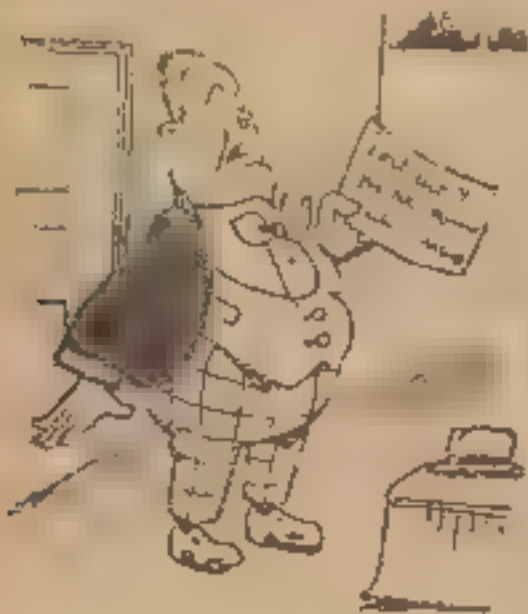


non, c'est donné, oune pareil chef-d'œuvre! Je prenais, maître, je faisais oune choquette que je signais de mon nom, voyez : Marquis Della-Purella, portez à ma voiture siouplait, maître. Barbizon laisse le chèque sur la table, enveloppe le tableau dans un vieux journal et fait semblant de le porter à la voiture du marquis qui l'accompagne en certifiant : « Je suis heureux de posséder oune de vos productions; vous avez vraiment oune talent hors ligne, maître! » M. Poivre, pendant ces congratulations, regarde une toile suspendue au mur. Ça ne l'empêche pas de répondre par une profonde révérence au salut protecteur de Vérascoppe qui s'éclipse, ayant conscience d'avoir merveilleusement amorcé l'affaire. « Quelle correction, ce monsieur, admire M. Poivre, comme on reconnaît de suite la vieille aristocratie, qu'elle soit italienne ou française! — C'est comme vous, monsieur Poivre, on constate de prime abord, dès que l'on fait votre connaissance, que l'on a affaire à la noblesse commerciale qui est la gloire de notre beau pays! » fait Barbizon, Maître. « Oui, mon cher maître, la maison Poivre et Sel est très haut cotée dans le négoce, mon associé et moi avons beaucoup d'argent, énormément d'argent! On en gagne des quantités dans l'épicerie. » M. Poivre s'incline et reprend : « Cher maître, revenons à nos moutons, combien ce tableau, il n'y a presque pas de couleur dessus? — Mille francs! — Mais il n'y a pas autant de peinture que sur la toile acquise par le marquis. — Oui, mais il est plus haut de ça et plus large de ceci. — Alors, chez vous, c'est comme dans l'épicerie : plus il y a de kilos, plus c'est cher? — Exactement, mais vous êtes si riche qu'il est naturel que vous soyez un protecteur des Arts au même niveau qu'un Médecin! » M. Poivre ne connaît même pas la fontaine de ce nom, il n'en est pas moins flatté de cette comparaison et il achète la toile sans barguigner. « Je vais vous signer un chèque, cher maître, soyez donc assez aimable pour faire descendre ma peinture à mon taxi. — J'y vais moi-



peintre. « Oui, je reconnais, c'est oune coq du Sahara, oune coq Toucouleurs, oune espé-

même, s'empresse Barbizon en prenant le tabac et la porte. Pendant qu'il s'absente, M. Poi-



vre qui est assez embarrassé pour rédiger un chèque qui ne soide pas une commande de

produits alimentaires, prend comme modèle celui que le marquis italien a laissé sur la table et pousse un cri d'horreur. Le facéieux Verascope a dessiné dessus une poire et écrit dessous : *Portrait d'une poire qui va acheter un napol.* M. Poi-vre fulmine : « Ah, je suis une poire ! Filou, barbouilleur crétin ! » Et bien, on va voir puis-qu'on veut me duper ! Je m'y entends pour faire du polin ! Mais, au moment de commencer un chambard infernal, l'ama-teur de peinture se ravise et libère un chèque qu'il enlève sous enveloppe gommée et qu'il donne à Barbizon qui remonte le escalier. « Voilà le chèque, le voilà, faites toucher cher maître, et soyez persuadé que votre œuvre sera en sa bonne place dans la galerie de tableaux que je vais monter. » Et il sort aussitôt. Barbizon appelle Vé-

rascope : « L'affaire est dans le sac, dit-il avec ravissement ; la poire a marché, voilà le chèque dans cette enveloppe, ne l'ou-vre pas, le type croirait à de la méfiance, cavale presto toucher la somme à son magasin de peur qu'il ne se ravise, vas-y tel que, que le père Poi-vre ne reconnaisse pas en toi le marquis italien. » Verascope se lance en gapiant : « A nous les festins ! » Il revient très vite en se tenant le bas du dos et en se tamponnant la joue. « Déjà de retour ! dit le peintre, donne vite ce que tu as reçu ? » Le poète lui administre deux gifles retentissantes et le gratifie d'un vigoureux coup de soulier dans la culotte. « Voilà ce que m'a renvoyé le garçon épici-er, ajoute-t-il, lis le chèque ! » Barbizon en prend connaissance et voit : « A présentation, veuillez admi-nistrer au porteur la correction

qu'il mérite ! » Barbizon est atterré. « Le filou ! rugit-il, qu'a gardé mon tableau ! Ah ! les



Beaux-Arts ont bien été joués par l'épiscopie. »

Il Contre

L'ÉCHELLE



« Profitons de ce que le père Margotin n'est pas là, se disait le coquin de Sraphim Crapulot, pour lui rendre une visite intéressante et intéressée. » En même temps, il dressait une échelle contre le mur pour atteindre la fenêtre du grenier et pouvoir cambrioler le fermier tout à son aise. Sur ces entre-faites, le père Margotin, rentrant chez lui à l'improviste, aperçoit l'échelle et pensa : « Tiens, tiens, un chausson de malfaiteur, pendant mon absence, s'est empressé de s'intre-

uire chez moi pour me dévaliser. Ah ! le maudit scélérat ! je vais lui montrer de quel bois je me chauffe ! » Ayant pro-féré cette menace, le fermier, s'armant d'une solide trique en bois de cornouiller, grimpa lestement à l'échelle pour a-rrêter le filou. « Je va o lui caresser si vigoureusement les chétes, se disait-il, que ça lui enlèvera pour longtemps l'envie de recommencer. »



— Deux heures du malin ! Approche un peu, filou, que je te dise bonjour

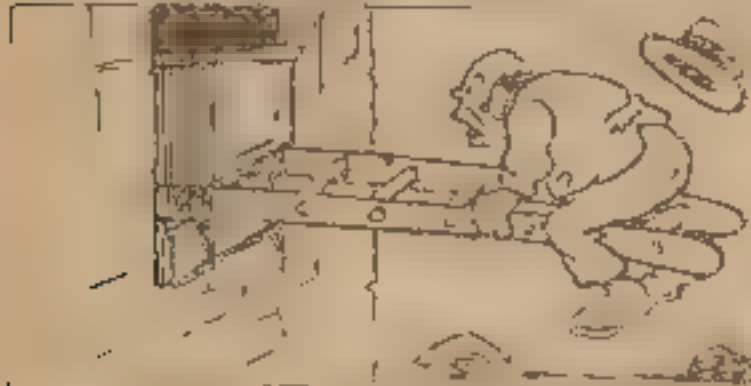


De la fenêtre du grenier, Crapulot avait surpris le maître du logis : « A ma place ! dit-il, voilà le père Margotin qui rap-puque beaucoup plus fort que je ne croyais ! A-t-il donc les gencives ? » Il a même pu s'apercevoir qu'il se servait d'un gourd pour me frictionner le cuir. C'est le moment de lui jouer un tour de sa façon pour acquiescer à sa distribution qui m'a été si utile. Aussitôt et sans perdre une minute, il enjoi-

gnait à deux mains l'échelle à laquelle grimpa le fermier et se baissant, il appuyait dessus de tout son poids afin de la faire basculer. « A présent que j'ai réussi cette première et maudite œuvre, le plus difficile est fait. Il ne me reste plus qu'à placer un lourd bûche sur l'extrémité de l'échelle, de façon à la maintenir dans la position hori-zontale. » Bûff ça y est. »



— Moi ce qui m'a ruiné, c'est la crise du tabac... J'avais spéculé sur les négots !



« Je vais donc pouvoir continuer tranquillement ma besogne sans crainte d'être dérangé. » Le père Margotin faisait une pitoyable figure. « Ah ! le misérable coquin ! fulmu-nait-il, il a trouvé le moyen de me tenir suspendu dans l'es-pace à cheval sur le bout de l'échelle, et dans l'impossibilité d'empêcher le cambrioleur qu'il va opérer ! Comment que je vais faire pour me libérer de là ! Ma femme est isolée, l'andré est absent, et j'aurais beau m'agiter en criant et en ap-pe-

lant au secours, on ne m'écouterait pas. Ah ! quelle catastrophe de ma part ! » Crapulot descendait paisiblement du grenier par l'escalier, visitait minutieusement la maison du haut en bas, puis se sauvait avec son bûche, au nez et à la barbe du fermier sans se douter que les gendarmes allaient bientôt mettre fin à ses audacieux exploits.

Demandez partout, dimanche prochain, le numéro 9 de

LE FILM COMPLET

qui publie :

GOÛTE DE ROSÉE

Roman-Ciné complet

Le numéro : 25 centimes

Envoyez franco contre la somme de 0 fr 30 adressée à l'Administration du FILM COMPLET, 3, rue de Harlay, Paris (10).

Aucun envoi contre remboursement.

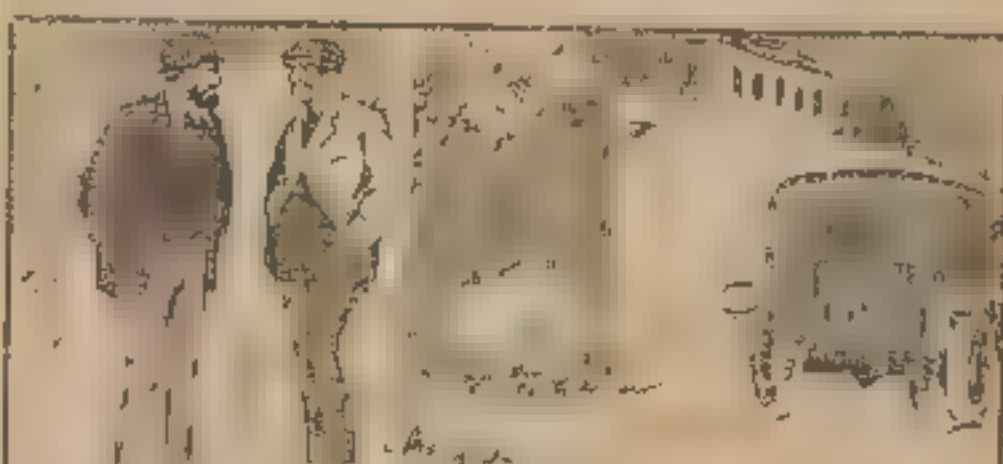
LE SECRET DE LA BANDE DU LOUP. — XVIII.

LE CHAPITRE DE LA BANDE DU LOUP. — Les deux frères Bernard, qui s'étaient mis à la recherche de leur frère Albert, se dirigèrent vers le jardin. Ils y trouvèrent un grand arbre, sous lequel se trouvait un petit bâtiment. Ils y entrèrent et y trouvèrent un grand nombre de personnes. Ils y restèrent quelques heures, puis ils sortirent et se dirigèrent vers le jardin. Ils y trouvèrent un grand nombre de personnes. Ils y restèrent quelques heures, puis ils sortirent et se dirigèrent vers le jardin.



« Une troupe et je suis à vous, murmura Albert. On ne va pas les laisser. »
 Les deux frères Bernard, qui s'étaient mis à la recherche de leur frère Albert, se dirigèrent vers le jardin. Ils y trouvèrent un grand arbre, sous lequel se trouvait un petit bâtiment. Ils y entrèrent et y trouvèrent un grand nombre de personnes. Ils y restèrent quelques heures, puis ils sortirent et se dirigèrent vers le jardin.

« Mais ce dard... »
 Les deux frères Bernard, qui s'étaient mis à la recherche de leur frère Albert, se dirigèrent vers le jardin. Ils y trouvèrent un grand arbre, sous lequel se trouvait un petit bâtiment. Ils y entrèrent et y trouvèrent un grand nombre de personnes. Ils y restèrent quelques heures, puis ils sortirent et se dirigèrent vers le jardin.

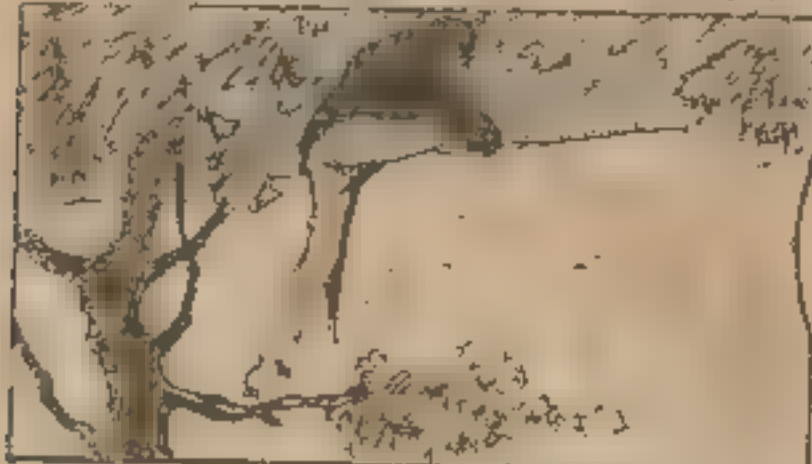


« Mais ce dard... »
 Les deux frères Bernard, qui s'étaient mis à la recherche de leur frère Albert, se dirigèrent vers le jardin. Ils y trouvèrent un grand arbre, sous lequel se trouvait un petit bâtiment. Ils y entrèrent et y trouvèrent un grand nombre de personnes. Ils y restèrent quelques heures, puis ils sortirent et se dirigèrent vers le jardin.



« Vous avez vu que... »
 Les deux frères Bernard, qui s'étaient mis à la recherche de leur frère Albert, se dirigèrent vers le jardin. Ils y trouvèrent un grand arbre, sous lequel se trouvait un petit bâtiment. Ils y entrèrent et y trouvèrent un grand nombre de personnes. Ils y restèrent quelques heures, puis ils sortirent et se dirigèrent vers le jardin.

« Vous avez vu que... »
 Les deux frères Bernard, qui s'étaient mis à la recherche de leur frère Albert, se dirigèrent vers le jardin. Ils y trouvèrent un grand arbre, sous lequel se trouvait un petit bâtiment. Ils y entrèrent et y trouvèrent un grand nombre de personnes. Ils y restèrent quelques heures, puis ils sortirent et se dirigèrent vers le jardin.



« Ce n'est pas la peine. Va dormir. Les autres se gèneront. »
 Les deux frères Bernard, qui s'étaient mis à la recherche de leur frère Albert, se dirigèrent vers le jardin. Ils y trouvèrent un grand arbre, sous lequel se trouvait un petit bâtiment. Ils y entrèrent et y trouvèrent un grand nombre de personnes. Ils y restèrent quelques heures, puis ils sortirent et se dirigèrent vers le jardin.

« Ce n'est pas la peine. Va dormir. Les autres se gèneront. »
 Les deux frères Bernard, qui s'étaient mis à la recherche de leur frère Albert, se dirigèrent vers le jardin. Ils y trouvèrent un grand arbre, sous lequel se trouvait un petit bâtiment. Ils y entrèrent et y trouvèrent un grand nombre de personnes. Ils y restèrent quelques heures, puis ils sortirent et se dirigèrent vers le jardin.

(A suivre.)

COLLECTION D'AVENTURES

La plus intéressante, la plus variée, la moins chère

Vient de paraître : DANS LES TÉNÉBRES ÉTERNELLES

Seizième volume de la série intitulée : LES AVENTURES DE COUCOU

EN VENTE PARTOUT

Le Volume : 40 centimes.

EN VENTE PARTOUT

1 franc contre la somme de 5 francs

Aucun envoi contre remboursement.

PARIS

CECI INTÉRESSE

*Tous les Jeunes Gens et Jeunes Filles
et tous les Pères et Mères de Famille*

Une occasion unique de vous renseigner de la façon la plus complète sur toutes les situations, quelles qu'elles soient, et sur les études à entreprendre pour y parvenir vous est offerte par

L'ÉCOLE UNIVERSELLE par Correspondance de Paris, la plus importante du monde. Elle vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celle de ses brochures qui se rapporte aux études ou carrières qui vous intéressent :

Brochure N° 411 : Classes Primaires complètes, Certificat d'études, Brevets, C.A.P., Professorats.

Brochure N° 419 : Classes Secondaires complètes, Baccalauréats, Licences (lettres, sciences, droit).

Brochure N° 435 : Toutes les Carrières Administratives.

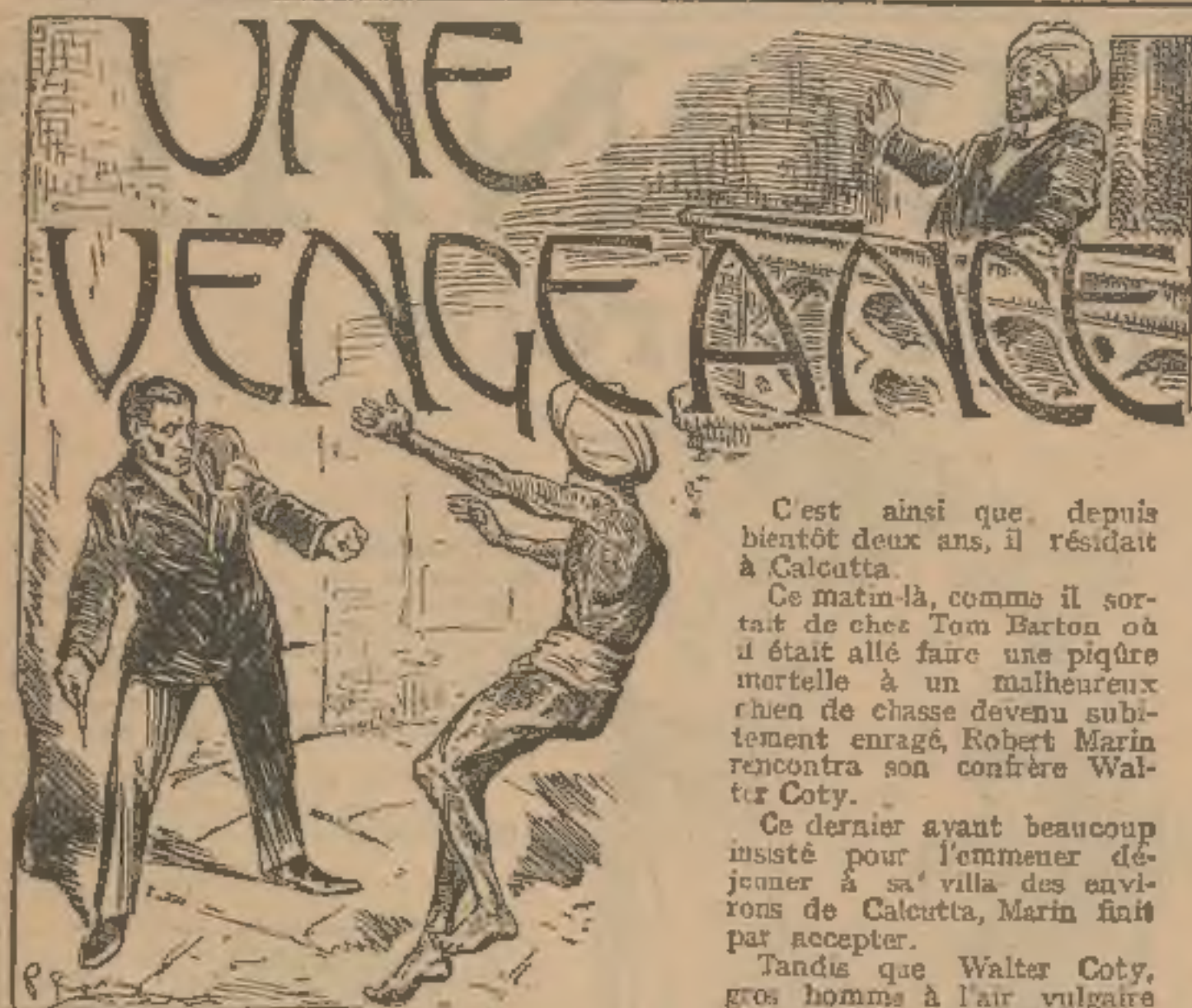
Brochure N° 450 : Toutes les Grandes Écoles : Normale Supérieure, Polytechnique, Centrale, Ponts et Chaussées, Mines, Navale, Coloniale, Saint-Cyr, Supérieure d'Électricité, Physique et Chimie, Arts et Métiers, Agriculture, Vétérinaires, etc... Institut agronomique, Electrotechnique, de Chimie appliquée, etc...

Brochure N° 468 : Carrières d'Ingénieur, Sous-Ingénieur, Conducteur, Dessinateur, Contremaître dans les diverses spécialités : Électricité, Radiotélégraphie, Mécanique, Automobile, Aviation, Métallurgie, Mines, Travaux publics, Architecture, Topographie, Froid, Chimie, Agriculture.

Brochure N° 485 : Carrières du Commerce : Administrateur, Secrétaire, Correspondancier, Sténodactyle, Contentieux, Représentant, Publicité, Ingénieur commercial, Expert-Comptable, Comptable, Teneur de Livres. Carrières de la Banque, des Assurances et de l'Industrie Hôtelière.

Envoyez aujourd'hui même votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre absolument gracieux et sans engagement de votre part.

ÉCOLE UNIVERSELLE, 10, rue Chardin, Paris (16^e)



Aimant profondément les animaux qu'il appelait volontiers nos frères inférieurs, Robert Marin avait embrassé la profession de vétérinaire. Ses études, une fois terminées, il était venu aux Indes, afin de voir quelles modifications la différence de température apporte dans les manifestations des maladies de la race bovine.

C'est ainsi que, depuis bientôt deux ans, il résidait à Calcutta.

Ce matin-là, comme il sortait de chez Tom Barton où il était allé faire une piqure mortelle à un malheureux chien de chasse devenu subitement enragé, Robert Marin rencontra son confrère Walter Coty.

Ce dernier ayant beaucoup insisté pour l'emmener déjeuner à sa villa des environs de Calcutta, Marin finit par accepter.

Tandis que Walter Coty, gros homme à l'air vulgaire et sournois, l'accablait de protestations d'amitié, Marin admirait le magnifique paysage se déroulant à droite et à gauche de la route rectiligne que parcourait l'auto.

— On m'a dit que vous songiez à vous établir parmi nous ? questionna enfin Coty.

— Oui, j'y songe, répliqua le Français, mais je n'ai encore rien décidé à ce sujet.

Une flamme de colère, vite éteinte flamba dans les yeux de son compagnon qui grommela entre ses dents :

— Je sais, tu prétends que je suis un ignorant. Eh bien ! je t'apprendrai à venir me voler ma clientèle.

— Vous dites ? demanda distraitemment Marin.

— Oh ! rien ! je peste seulement contre le soleil et la poussière qui m'aveuglent.

Mais, on arrivait à la villa, coquette construction blanche, édifiée au centre d'un parc verdoyant, l'isolant de toute habitation.

Déjà un serviteur se précipitait au-devant des nouveaux venus : Walter Coty, mettant pied à terre, échangea avec lui un signe d'intelligence, puis, se tournant vers Marin :

— Entrons vite, cher monsieur, il fait une chaleur étouffante... Tandis qu'on mettra le couvert, je vous ferai visiter mon laboratoire.

— Vous en possédez donc un ?

— Certainement, je ne suis pas aussi ennemi de la science que vous semblez le croire. Allons, ne protestez pas et venez ; sinon, vous ne tarderez pas à être calciné.

De fait, lorsque Marin pénétra dans le large vestibule, il ressentit une agréable sensation de fraîcheur.

Son hôte, l'ayant débarrassé de son vaste chapeau de paille, l'entraîna dans une espèce de cabinet de travail situé à l'autre extrémité de la maison.

Là, ouvrant une petite porte, il prononça gaiement en le poussant par l'épaule :

— Entrez, mon cher, c'est dans cette tourelle que j'ai aménagé le sanctuaire. Vous allez voir quelque chose de curieux.

— Vraiment, murmura Marin quelque peu interloqué, je...

Le claquement sec de la porte se refermant derrière lui interrompit sa phrase.

Se retournant, il constata que Walter Coty ne l'avait point suivi.

— Ah ça ?! serait-ce une mauvaise plaisanterie ?

Ce disant, le Français promenait à l'entour un regard surpris. En effet, le lieu était bien fait pour étonner.

Marin se trouvait dans une salle circulaire, mesurant environ cinq mètres de diamètre et où il n'y avait aucun meuble.

D'étroites meurtrières percées au sommet de la tourelle laissaient tomber un jour cru et brutal. À la hauteur du premier étage, une sorte de petite plate-forme garnie d'une balustrade basse s'avancait, dominant le rez-de-chaussée.

L'on n'y pouvait accéder que de l'intérieur de la maison par une porte pratiquée dans la muraille et pour le moment exactement close.

Robert en était là de son examen lorsqu'elle s'ouvrit et Coty parut. Le vétérinaire avait dégonflé son air bonhomme, son visage était empreint d'une expression de féroce brutalité.

— Ah ! ah ! monsieur Marin, ricana-t-il, je vais vous apprendre ce qu'il en coûte à venir vous mêler de ce qui ne vous regarde pas !

Le Français, fronçant les sourcils allait répondre, lorsqu'un léger bruit le fit se retourner. Une trappe venait de s'ouvrir dans le plancher et, hissé par un monte-charge, un être humain surgissait des profondeurs des caves.

En dépit de tout son courage, Marin jeta un cri d'épouvante et recula terrifié jusqu'à la muraille voisine.

Il venait d'apercevoir un grand Hindou, à demi nu, au corps couvert

de squames blanchâtres, d'énormes pustules. Sa face, ses membres gonflés tuméfiés, se crevassaient par place. Ses lèvres, ses paupières étaient comme rongées par un mal ignoble et, au fond de sa bouche distendue, ses gencives apparaissaient noires, dépourvues de dents.

Un coup d'œil avait suffi à Robert pour reconnaître la terrible maladie dont cet homme était atteint.

— La lèpre, murmura-t-il avec horreur...

Cependant, tandis que l'Hindou prenait pied sur le sol et que la trappe se refermait automatiquement, Coty expliquait, cynique.

— Ardoha est un vieux serviteur que je laisse vivre dans une cave où on lui jette à manger par un judas. C'est lui qui, désormais, vous tiendra compagnie, monsieur Robert...

— Misérable !

— Allons, Ardoha, voilà le camarade que je t'avais promis. Embrasse-le et soyez bons amis...

L'Hindou grogna et fit un pas en avant. D'un bond, Marin se jeta sur la porte qui lui avait donné accès. Le verrou intérieur était poussé et il ne put l'ouvrir.

— Je suis perdu, songeait-il, ce monstre va me toucher, m'inoculer son effroyable mal !

En effet, l'Hindou, excité par son maître, s'avancait.

Soudain, Marin pensa à la seringue encore remplie aux trois-quarts d'acide prussique dont il s'était servi pour tuer le chien enragé. L'arrachant de son étui, il l'enfonça dans l'ignoble main d'Ardoha, qui déjà l'effleurait ; puis, d'un furieux coup de pied bas, il l'envoya rouler hurlant à l'autre bout de la salle. De courtes convulsions agitérent l'indigène, ses membres se

tordirent et fondroyé, par le terrible toxique, il demeura bête.

Là-haut, sur sa plate-forme, Coty restait stupide, hébété. Alors, s'élevant d'un bond formidable, Robert parvint à saisir deux des barreaux de la balustrade ; mais Coty tirait son revolver. Exécutant un rétablissement qui l'amena sur le palier, Marin le saisit à la gorge, et l'arrachant du sol avant qu'il ait pu faire usage de son arme, le précipita dans le vide.

Il y eut un cri rauque, un choc sourd que le Français entendit à peine. Pousant la porte qui, fort heureusement n'était pas fermée, il fuyait déjà par la maison et gagnait la cour.

Lorsqu'un soir les gens de police prévenus, arrivèrent à la villa que les serviteurs avaient désertée, ils n'y trouvèrent que deux cadavres gisant dans la tourelle.

En effet, Walter Coty, en tombant, s'était fendu le crâne contre le pied du mur et il reposait, sans vie, près du hideux Ardoha, dont il avait voulu faire l'instrument de son effroyable vengeance.

PAUL DARCY.



« Y a pas à dire Jufot, d'ici on a une van épatante sur l'amer. »

URODONAL

nettoie le rein

URODONAL lave le foie et les articulations, dissout l'acide urique, active la nutrition et oxyde les graisses

URODONAL réalise une véritable saignée urique (acide urique, urates et oxalates).



« L'Urodonal n'est pas seulement le dissolvant le plus énergique de l'acide urique actuellement connu, puisqu'il est 37 fois plus puissant que la lithine ; il agit en outre préventivement sur sa formation, s'opposant à sa production exagérée et à son accumulation dans les tissus péri-articulaires et dans les jointures. »

D^r P. SÉARD.

Ancien Professeur aux Ecoles de médecine Navale, ancien médecin des hôpitaux.

DIALIROL Bain carboné, gazéux, tonico-sédatif : Arterio-sclérose, Anémie, Dermatoses, Maladies de la femme, Arthritisme, Ardopathies. L'étui 6,50, les 3 18 francs.

LINCOL Baume calmant. Rhumatismes, Goutte, Lumbago, Névralgies. La boîte 6,50. Les 3 18 fr.

Établ. Chatelet, 2, r. Valenciennes, Paris, et ses phies. Le Sacre, 10, 12, 14, 16, 18, 20, 22, 24, 26, 28, 30, 32, 34, 36, 38, 40, 42, 44, 46, 48, 50, 52, 54, 56, 58, 60, 62, 64, 66, 68, 70, 72, 74, 76, 78, 80, 82, 84, 86, 88, 90, 92, 94, 96, 98, 100.



A peine le râle a-t-il rendu l'âme que la cliente de l'hôtel tout à fait rassurée se précipite sur Bouboule et le caresse. « Oh! le beau chien chéri! s'écrie-t-elle, je donnerais beaucoup pour le posséder. Gêrant, voulez-vous me le vendre? » Mais le gérant est obligé de confesser la vérité et de dire que Bouboule appartient à Jenny, tel est le nom que l'on a donné à la prétendue femme de chambre. Aussitôt, la dame adresse la parole à Achille. « Voyons, mon enfant, déclare-t-elle, vous ne devez pas être très riche et vous consentirez, je suppose, à me céder ce chien? Je ne suis pas de celles qui marchandent et je vous donnerai le prix que vous voudrez. — Inutile, madame, ce



chien n'est pas à vendre et pour rien au monde je ne consentirai à m'en débarrasser. Il lui montra quelques-uns de ses chiens et d'infortunés, ce serait pas chic de ma part, si pour quelques fautes je les plaquais. » La dame persuadée que Jenny fait la difficile pour toucher davantage, s'empresse de montrer à la pseudo-femme de chambre un paquet de gros billets. « N'insistez pas, je vous en prie, riposte Costaud d'une voix fluette, je ne peux pas entrer dans cette voie et si vous m'offriez une fortune, je refuserais, parais-je d'honneur! » Après avoir fait cette réponse, Achille Costaud sort dignement de la chambre.



« Viens sur mon cœur, ma poupée blonde, dit-il à Bouboule, tu as pu te rendre compte que ton maître s'était conduit en chien type à ton égard, car tout autre que lui aurait certainement préféré acquiescer le gros paquet de fautes et t'aurait lâchement abandonné, mais je ne suis pas de ceux qui plaquent leurs copains. Allons, ma vieille branche, amène-toi, il faut revenir trouver le patron au burlingue. Il peut avoir besoin de nos services. T'es-tu un chien merveilleux avec ce râle et je t'adresse à mon tour mes félicitations. » Il se dirigea vers le bureau de l'hôtel, laissant la cliente plutôt vexée de



n'avoir pas pu faire l'achat du chien. Soudain, l'on frappa à la porte et Costaud va ouvrir. « Oh! là! s'écrie-t-il en voyant se dresser devant lui un kangourou apprivoisé qui fait l'office de facteur. Qu'est-ce que c'est que cet animal? Ma parole, il me tend des lettres. C'est donc que les facteurs dans ce pays-ci sont habillés de la sorte? Quelle singulière coutume! Ça va, mon brave, laissez ça là et partez, je distribuerai le courrier, vous pouvez compter sur moi. » Achille trouve en lui-même que ce facteur est bien laid.



Quant à Bouboule, il ne résiste pas au plaisir d'aller contempler de près le kangourou. Ce dernier, qui n'avait jamais vu de chien barjolet comme Bouboule est fait de stupide et dans sa langue natale manifeste sa surprise. « Pourquoi qu'il se soit pas l'op méchant, se demande Bouboule qui se frotte le nez à demi rassuré. Je serais peut-être bien de lui montrer tout de suite que j'ai du poil sous les bras et qu'on ne m'épouvante pas. » Il s'avance donc en prenant une allure décidée. Le kangourou n'a plus l'ombre d'un doute et se figure qu'il est en présence d'un jeune tigre. Il préfère s'enfuir tout de suite, en abandonnant le courrier. Costaud est obligé d'intervenir,



pour empêcher Bouboule de s'élancer à la poursuite du kangourou dont la constitution physique l'intrigue beaucoup. « Si j'avais une poche sur le côté comme lui, se dit-il, je serais bien content. » Il revient au bureau de l'hôtel et, quelques instants après, le gérant vient demander à Costaud de sonner le déjeuner. « Parfait, répond Achille, je vais vous donner satisfaction. Allons, Bouboule, montre les talents de société et fers sur la corde, pour que les frangins de la cabale descendent à la salle à bouillabaisse sans tarder. » Quelques minutes plus tard, lorsque tous les convives sont rassemblés dans la salle,



à manger, Jenny Costaud, femme de chambre idéale, fait son entrée dans la pièce. Aussitôt ce sont des murmures flatteurs qui s'élèvent de toutes parts. « Ce que j'en ai du succès, pense Achille, faut-il qu'il y ait une couche tout de même pour ces imbéciles? Hélas! ils ont dur comme acier que j'appartiens au sexe faible. C'est à se débrouiller et si je n'étais pas obligé de garder mon sérieux, qu'est-ce que je leur raconterais! Ils mériteraient que je leur fasse des observations et ils ne se doutent pas que j'ai une envie de me moquer, rien qu'à regarder leurs têtes. Enfin, l'essentiel,

c'est qu'ils me donnent de bons pourboires. Mes affaires n'ont pas l'air de trop mal marcher. Ça passe et je pourrai quand j'aurai ramassé quelques sous, au bout de quelques semaines, me faire la paire et reprendre mes habits d'homme. » Il continue à faire son service, sans que personne ne devine la vérité. Quant à Bouboule, il ne perd pas le nord et fait le beau devant les convives, pour obtenir de leur générosité des os et des bouts de viande. Comme on ne les lui marchande pas, il est enchanté lui aussi et souhaite que ça dure le plus longtemps possible. (A suivre.)

